

« Vois ! Cet enfant doit amener la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël; il doit être un signe en butte à la contradiction, – et toi-même une épée te transpercera l'âme ! –, afin que se révèlent les pensées intimes de bien des cœurs. »
(Lc 2, 34-35)

Michael O'Brien

Comme à toutes les autres grandes périodes de l'Histoire, **ceux qui sont disciples du Christ de nos jours doivent toujours être prudents quant à l'esprit de compromis**. Comme membres du Corps du Christ, vraiment comme Épouse du Christ, **nous sommes tous appelés à vivre l'intégralité de l'Évangile sans tergiversations, dans un esprit d'amour authentique, décidés à tout perdre (si cela nous est demandé) à cause de la Vérité**.

Qu'est-ce que la vérité ?

« *Mais qu'est-ce que la vérité ?* », demande Pilate à Jésus captif et humilié qui, silencieusement, se tient devant lui. Le Seigneur ne répond pas avec des paroles mais par la présence de son être même. Il est la vérité, le chemin et la vie. Il est la Parole faite chair. **Il est le signe de contradiction qui déconcerte toutes les catégories normales de notre pensée**. À ce moment crucial, **il apparaît aux yeux de Pilate comme l'incarnation de l'impuissance**, rien de plus qu'un trouble régional de l'Empire, un réprouvé du peuple juif. Pilate préfère la justice mais il est incapable de la respecter parce que sa conception de la *justitia* n'est pas construite sur un fondement absolu. Il ne perçoit qu'une situation politique complexe, un dilemme social et, peut-être aussi, sa propre carrière mise en balance ? Il choisit de condamner un homme innocent à cause d'un plus grand bien imaginé. Il est le pendant laïc de Caïphe – tous les deux sont des stratèges, tous les deux sont à leur manière des hommes sensibles et intelligents.

Chaque génération devrait se poser la question : « *Alors, qu'est-ce que la vérité ?* ». Et la réponse devrait toujours être dite avec nos vies. La foi ne peut jamais n'être qu'une simple affaire de consentement rationnel à un ensemble de doctrines – bien que ce soit, bien sûr, une partie essentielle de notre foi. On devrait mémoriser le Catéchisme de l'Église catholique, donner à chacune des propositions qui s'y trouvent un assentiment intellectuel. Pourtant, aussi louable que cela soit, ce n'est pas suffisant. Ce qu'est notre foi, c'est l'union à Jésus-Christ ici dans ce monde et pour l'éternité. D'une multitude de manières, le *spiritus mundi*, même quand il mute, même quand il se manifeste, s'efforce toujours de désintégrer l'authentique unité du troupeau et du Berger, souvent par le péché, souvent par l'erreur et de manière grandissante par le mauvais usage de l'argument du « *moindre mal* ». En brisant la *communio*, il crée un isolement redoutable, nous déchirant intérieurement et, en même temps, nous écartant de la communauté humaine, et ainsi privant l'humanité des dons uniques que nous lui offrons. Ainsi ghettoisés, nous pouvons glisser dans un sentiment impie d'abandon dans lequel il est si facile d'être désorienté, découragé, neutralisé et manipulé à des fins sociales ou politiques. Chaque fois que nous sommes submergés par des sentiments de défaite, quand nous pensons que nous sommes seuls et sans défense, notre tendance est de nous tourner instinctivement vers des recours naturels humains : « *Ah ! si seulement je pouvais avoir assez d'argent, de savoir ou de pouvoir !* », disons-nous. La liste de nos recours préférés est variée, et ils ne sont pas nécessairement mauvais en eux-mêmes, mais le sous-jacent, généralement inconscient, c'est le désir de nous fabriquer un monde plus sûr en nous saisissant de tous les moyens d'influence ou de contrôle à notre portée. Bien trop facilement on oublie les questions

essentielles, on les minimise ou on les ignore et au bout du compte on ne les affronte jamais. La question primordiale que chacun d'entre nous doit se poser, c'est : « *En quoi ai-je mis ma confiance ultime ?* ». Et les questions corollaires : « *Ou suis-je en train de me tromper moi-même sur ma sûreté ? Ou, peut-être, suis-je en train de m'incliner devant des idoles sans même m'en apercevoir ?* ».

La raison humaine illuminée par la grâce est un beau don de Dieu, mais la raison seule ne nous sauvera pas. Un renouvellement culturel peut nous aider à détecter la beauté transcendante de Dieu et le caractère sacré de la Création, mais la beauté seule ne peut pas nous sauver. L'engagement politique incité par une conception visant à ce qu'advienne un ordre social juste au moyen de la défense de la dignité de l'homme, est un effort digne et nécessaire. Mais, en fin de compte, la politique ne peut pas nous sauver, et pas même cette rareté qu'est une politique imprégnée de la plus haute conscience morale. Au mieux, ce sont de bons outils mais pas des forces salvifiques. Mal comprendre cela, c'est se rendre vulnérable à ce que le Catéchisme nomme une forme « *intrinsèquement perverse* » de messianisme sécularisé (CEC, n. 673-677).

Tant qu'il y a de la lumière...

Le chrétien est appelé par le Christ à vivre avec une sorte de « *profonde perspicacité* ». Nous devons travailler tant qu'il y a de la lumière et, en même temps, nous souvenir qu'un temps viendra où tous nos efforts seront bloqués ou vaincus. Jésus nous enseigne de ne pas nous en inquiéter:

« *Si le monde vous hait, sachez que moi, il m'a pris en haine avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tirés du monde, pour cette raison le monde vous hait. Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, vous aussi ils vous persécuteront ; s'ils ont gardé ma parole, la vôtre aussi ils la garderont. Mais tout cela, ils le feront contre vous à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui m'a envoyé* » (Jn 15, 18-21).

Dans la mesure où une personne qui le suit met ses espoirs en n'importe quoi d'autre que le Christ lui-même, elle se retrouvera dans l'embarras et vaincue, elle hésitera, pataugera, sera saisie par la peur et, avec grande vraisemblance, glissera vers le découragement et finalement dans le désespoir. Mais on peut aussi, d'un autre côté, rester avec le troupeau et l'affaiblir davantage encore par ses propres calculs à la Caïphe, fonctionnant sur une bifurcation de la conscience, plaçant foi et raison en opposition, promouvant de manière tragique des conceptions rabougries de l'amour et en confondant l'uniformité et la *koinonia* (la communion, la participation) de l'unité authentique (laquelle ne se réalise que sur le fondement de la vérité).

Suivre le Christ

N'est-ce pas l'épreuve subie par le peuple de Dieu lors de la Pâque et de l'Exode ? Nous aussi, nous pouvons trouver des arguments convaincants pour ne pas suivre le Christ sur le chemin de la Croix, qui est la nouvelle colonne de feu sacré. L'enseignement de l'Église se réfère au temps de la fin du monde quand nous expérimenterons une « *Pâque finale* ». Un jour elle viendra à coup sûr et alors la vision prophétique se révélera tout autour de nous comme une réalité sévère, et c'est pourquoi le Seigneur a exhorté chaque génération à « *se tenir sur ses gardes et à veiller* » (cf. Lc 21, 34 et 36). Dans notre cheminement vers la Terre promise éternelle, pouvons-nous présumer que nous ne serons jamais éprouvés comme le furent nos aïeux dans le désert ? De plus, pourquoi devrions-nous présumer que nous nous comporterons différemment ? Après les miracles stupéfiants que les Hébreux ont constatés tels les

châtiments des égyptiens et l'ouverture en deux de la mer Rouge puis la colonne de feu, les dons de la nourriture miraculeuse, ils continuèrent à être tentés, à chuter dans l'incrédulité. Et quel était leur cri d'angoisse dans le désert ? « *Ne nous as-tu amenés ici que pour nous faire mourir !* » (cf. Ex 14, 11, 12).

N'est-ce pas déjà le cri que nous poussons chaque fois que notre situation personnelle connaît des troubles et promet de devenir radicalement précaire ? Ne protestons-nous pas ainsi : « *Où es-tu Dieu ? Nous as-tu abandonnés ?* ». Ce sera notre réponse si nous n'avons fondé nos espoirs que sur les consolations et les bénédictions de Dieu et non pas sur notre union avec lui, y compris notre union avec lui sur la Croix. Si nous ne désirons que ces sécurités, que ferons-nous quand elles nous seront ôtées ? Ne sombrerons-nous pas dans le découragement suivi de la trahison, ne refuserons-nous pas ce qu'Il désire nous enseigner, là où Il veut nous mener et ce qu'Il veut accomplir par nous ? La voilà notre épreuve. Aucun de nous n'y échappe. Se confier en Dieu, mais que sommes-nous supposés faire si nous nous trouvons là-bas dans le désert, dans une situation où toutes les sécurités se sont effaïssées et où nous nous trouvons exposés radicalement aux dangers de l'existence humaine ?

La réponse se trouve en de nombreux endroits de l'Écriture, et un passage que je lis souvent et sur lequel je prie est tiré du psaume 56 : « *Ô Très-Haut, quand je suis dans la crainte, en toi je me confie.* » Tout ce psaume mérite d'être médité, car son auteur, le roi David, a compris ce que c'est qu'être humain, de trembler face à la puissance apparemment écrasante d'un adversaire, de sentir dans tous les aspects de son être sa fragilité comme créature. Il n'avait affronté Goliath qu'avec une petite fronde, ses cinq pierres lisses et sa foi. Il a affronté un grand nombre d'ennemis dont le moindre n'était pas sa propre vulnérabilité au péché. Pourtant il s'est toujours tourné vers le Seigneur et encore et encore, et il a appris dans ce processus que nous ne devons jamais nous décourager. La confiance n'est pas quelque chose qui nous vient automatiquement. Elle est, comme le révèle le psalmiste, un choix. Elle croît à mesure que nous l'utilisons. On peut commencer à le faire maintenant, quelles que soient les circonstances où nous nous trouvons, dans les épreuves habituelles et parfois extraordinaires de l'existence. Chacun de nous en a son lot, et chacun de nous exerce la confiance en invoquant Dieu pour qu'Il nous rende fort au milieu des épreuves pour trouver l'occasion de reconverter nos pensées et les mouvements de nos cœurs.

Glorifier Dieu

J'ai découvert qu'il était utile dans des situations inextricables d'élever des prières glorifiant par avance Dieu pour la manière, quelle qu'elle soit et inconnue de moi, dont Il m'assistera dans l'épreuve. J'aime aussi prier le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise ardente à Babylone. C'est un cantique d'une grande beauté, d'autant plus beau que c'est un hymne chanté dans l'endroit même où il était le moins probable qu'on le chantât. De telles prières prononcées dans une situation « *désespérée* » sont celles que Dieu chérit grandement et Il ne décevra pas ceux qui les prononcent. Cela, encore une fois, c'est de la pratique. À l'instar des athlètes qui renforcent leurs muscles et leur endurance en s'entraînant, nous aussi nous pouvons nous entraîner à faire confiance à Dieu. Nous devons fréquemment nous rappeler qu'Il désire nous inonder de toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour cette forme de croissance, pour le travail en profondeur de mûrir en lui. Les difficultés particulières de l'existence ordinaire et les crises aiguës de la vie sont les situations même où nous apprenons le plus. Il nous aime, et cela nous ne devons jamais l'oublier. Toute la communion des saints nous aime aussi et les saints ne cessent d'intercéder pour nous. Leur intercession et l'aide des saints anges augmenteront à mesure des besoins que nous en aurons. Mais ils ne nous imposeront rien et pour cela nous devons développer l'habitude de demander la grâce et de compter sur elle.

Un temps de grâce.

Nous vivons actuellement un moment de l'Histoire – peut-être le dernier bref moment – où il est possible d'apprendre ces leçons dans le cœur, l'esprit et l'âme sans interférence draconienne. Le Ciel déverse en ce moment et pour nous bien des pistes pour la grâce. Nous pouvons nous tourner vers la Sainte Eucharistie avec une ferveur et une attention renouvelées. Nous pouvons demander à Notre Dame de jouer un plus grand rôle dans nos vies, nous consacrer nous-mêmes ainsi que nos familles à ses soins maternels. Et nous pouvons développer l'habitude de lire régulièrement et pieusement l'Écriture. Nous pouvons aussi chercher des moyens de contribuer à la nouvelle évangélisation, car jusqu'à son achèvement – que ce soit à mille ans d'aujourd'hui ou seulement dans quelques années – Dieu désire ramener toutes les âmes à lui. Ce n'est pas le moment de se rendre au monde, mais celui de renouveler nos espoirs pour apporter l'espérance au monde. Comme Jean-Paul II l'a écrit sans son encyclique sur la Miséricorde divine, même si les péchés de l'humanité méritent aujourd'hui un second déluge, nous sommes appelés à plaider pour sa miséricorde pour chacune et toutes les âmes de ce monde. Nous devons éviter la double tentation opposée : optimisme superficiel ou pessimisme terrible. Les chrétiens sont les derniers réalistes. Nous sommes des gens qui en considérant la réalité de cet âge des ténèbres y voient la victoire du Christ qui s'approche. Et cela aussi demande de la pratique.

Alors que ***la confusion morale s'étend sur tout ce qui fut autrefois la civilisation chrétienne***, nous devons comprendre que notre profonde espérance et la douleur que nous ressentons devant l'état présent des choses ne sont pas révélatrices d'un conflit psychologique : tout au contraire, elles sont le signe d'une saine intégration. En 1976, un cardinal polonais du nom de Karol Wojtyla donna une conférence lors d'une visite aux États-Unis :

« Nous nous trouvons désormais en face de la plus grande confrontation historique que l'humanité ait traversée. Je ne crois pas que de larges cercles de la société américaine ou de larges cercles de la communauté chrétienne le réalisent pleinement. Nous nous trouvons désormais devant l'ultime confrontation entre l'Église et l'anti-Église, entre l'Évangile et l'anti-Évangile. Cette confrontation incombe aux plans de la Providence divine. C'est une épreuve que toute l'Église (...) doit accepter. » » (Cette conférence fut largement diffusée après son élection à la papauté, dès sa republication dans la livraison du 9 novembre 1978 du Wall Street Journal).

Cette déclaration fut alors négligée par bien des commentateurs qui rabaissèrent ce jugement pénétrant au domaine d'une opinion subjective conditionnée par ses origines politiques et psychologiques – on supposait que c'était un pape souffrant projetant sa négativité et ses anxiétés sur le monde dans son ensemble. Ils considèrent encore moins l'éventualité que ce jugement pénétrant pouvait être prophétique. Malgré la rhétorique des critiques, le Saint-Esprit plaça Jean-Paul II sur le Siège de Pierre seulement deux ans plus tard. Tout au long de son pontificat un fil apocalyptique était évident dans nombre de ses discours publics et de ses écrits, même quand il allait à l'autre bout du monde pour diffuser la nouvelle évangélisation, incarnant par excellence cette *« profonde perspicacité »* (en français dans le texte) dans sa mission apostolique. Pareillement pour Benoît XVI

La crise de la paternité

Dans une conférence qu'il donna à Palerme en Sicile en mars 2000, celui qui était alors le cardinal Joseph Ratzinger parla de ***la perte de la paternité spirituelle en nos temps modernes***

« La crise de la paternité que nous vivons de nos jours est un élément, peut-être le plus important, menaçant l'homme dans son humanité. La dissolution de la paternité et de la maternité est liée à la dissolution de notre existence comme fils et filles. »

Plus avant dans son discours, le cardinal réfléchit à la paternité de Dieu. Il souligna que le livre de l'Apocalypse parlait de l'antagonisme éternel entre le Père, le démon et « la Bête », c'est-à-dire l'Antichrist ou « l'impie » (2 Th, 2, 3) entièrement contrôlé par Satan. **La Bête, telle qu'elle est décrite dans l'Apocalypse n'a pas de nom : elle a un nombre.** Le cardinal Ratzinger revint alors à l'Holocauste lors de la Seconde Guerre mondiale, et relia les camps de concentration et d'extermination à notre temps, particulièrement au segment déterminant de la nouvelle civilisation globale qui est technologique de manière écrasante avec tout le potentiel conséquent de corruption et de déshumanisation.

« Dans leur horreur (les camps de concentration) effacèrent des visages et l'Histoire, transformant l'homme en un nombre, le réduisant à une dent d'engrenage dans une énorme machine. L'homme n'est plus qu'une fonction (...). De nos jours, nous ne devrions pas oublier que cela a préfiguré la destinée d'un monde qui court le risque d'adopter la même structure que celle des camps de concentration, si la loi universelle de la machine est acceptée. Les machines qui ont été construites imposent la même loi. Conformément à cette logique, l'homme doit être interprété au moyen d'un ordinateur et ce n'est possible que si on le traduit en nombres. La Bête est un nombre et transforme en nombres. Dieu, cependant, a un nom et appelle par un nom. Il est une personne qui cherche la personne. »

Le cardinal Ratzinger ne faisait pas référence aux horreurs patentées de tels camps, mais à ce qu'ils étaient par essence. Il avertissait que si le monde succombait à cette forme « douce » de tyrannie – aussi séduisante et efficace qu'elle soit – le résultat final serait le même : les êtres humains miraculeux et éternels seraient réduits au niveau d'objets que l'on peut utiliser ou dont on peut se débarrasser selon le caprice de gouvernements n'ayant pas à répondre de leurs actes et de forces sociales contrôlées par de tels gouvernements (on peut tout autant dire : les gouvernements contrôlés par ces forces sociales). Cela sera inévitablement suivi par la graduelle déshumanisation de l'humanité. Dans ce « meilleur des mondes » quelques bribes de « spiritualité » qu'il maintienne, ce n'en seront que de fausses conduisant non à notre Père mais à Satan.

Le Seigneur de l'Histoire

Lors de l'audience générale du 11 mai 2005 le pape Benoît XVI qui venait d'être élu commentait le cantique de louange au chapitre 15 de l'Apocalypse : « (...) l'Histoire ne se trouve pas entre les mains de puissances obscures, du hasard ou des seuls choix humains. Sur le déchaînement des énergies malfaisantes que nous voyons, sur l'irruption véhémement de Satan, **sur l'apparition de tant de fléaux et de maux, s'élève le Seigneur, arbitre suprême du cours de l'Histoire.** Il la conduit avec sagesse vers l'aube des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, chantés dans la partie finale du livre sous l'image de la nouvelle Jérusalem. » (cf. Ap 21, 22)

La victoire du Christ est le thème qui ouvre et qui clôt le livre de l'Apocalypse, et de même cela doit être le premier et le dernier mot de nos vies. Nous ne sommes pas seuls, nous ne sommes pas abandonnés à la malice de puissances ténébreuses et aux mauvaises énergies de leurs agents humains. Jésus-Christ est le Seigneur de l'Histoire et il est l'Unique auquel nous devons nous accrocher dans notre cheminement à travers un temps d'obscurité. Nous devons le faire avec l'esprit de l'enfant qui s'accroche à la main de son père. Indépendamment de savoir si un autre millénaire d'Histoire nous sera accordé, ou un siècle, ou une décennie voire même une poignée d'années, la vérité demeure la même : « *Si vous ne devenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu.* »

Le Seigneur est toujours là pour nous recevoir, pour nous nourrir, nous garder et nous guider. Prenez et mangez, venez et buvez, ouvrez et lisez. La vie coule de ses paroles. Ce ne sont pas

des lettres mortes sur une page imprimée, pas même de vraies lettres mortes, car ce sont de vraies paroles vivantes. À ce moment de l'Histoire où nous sommes, nous aurions avantage à peser les paroles que dans l'Apocalypse le Seigneur adresse aux sept Églises et plus notamment à l'Église de Sardes : « Réveille-toi, ranime ce qui te reste de vie défaillante ! ». Chacune des Églises particulières doit tenir compte de cela, car on y trouve à la fois une exhortation et une admonestation.

Le livre de l'Apocalypse atteint son point culminant dans les paroles finales du Christ : « *Oui, je viens bientôt.* » Toute la Sainte Écriture s'achève avec la réponse de saint Jean, sa voix s'élevant pour toute l'Église : « *Viens, Seigneur Jésus !* ».

Voici le cœur de l'affaire : ***Celui qui était mort est désormais vivant, Celui qui nous a quittés reviendra. En incorporant à sa Résurrection sa victoire sur la mort et en confondant toutes les autres stratégies de Satan, Jésus est le Signe vivant.*** La célébration de Pâques est, par conséquent, un rappel profond et un désir ardent pour avancer dans une confiante espérance. À Pâques nous vivons simultanément l'aujourd'hui et l'éternité.

© Michael O'BRIEN (Traduction : Daniel Hamiche)

DOSSIER *L'Homme Nouveau* N° 1539 du 30 mars 2013

Sur le fondement de la question "*Qu'est-ce la Vérité*", que Ponce Pilate adresse à Jésus ("***signe en butte à la contradiction***", Lc 2, 34-35), l'écrivain catholique Michael O'Brien développe sa réflexion sur le thème de la conférence "*Vivons-nous des temps apocalyptiques?*", qu'il a donnée en 2005 à la basilique Saint-Patrick à Ottawa. La présentation de cet auteur, et de son œuvre, sont l'objet de l'étude publiée le 20-09-2021 sur le [site de Notre-Dame de Kabylie](#).